

Dans les parcelles 465 à 468 de la Forêt de Fontainebleau, à l'extrémité Est du Long Rocher, au Marion des Roches, court une allée qui porte le nom bizarre de «Route de l'Homme Fossile».

Cette dénomination intrigue toujours les promeneurs. Sait-on qu'elle évoque une affaire qui, voilà un siècle et demi, agita fort le monde savant, fit courir les foules, fleurit en vers et en prose, alimenta de fameuses chroniques de presse et vit s'empoigner de respectables érudits en mémorables joutes oratoires, libelles fulminants et tumultueuses séances académiques, pour finir par sombrer dans l'indifférence après plus de vingt-cinq ans de péripéties spectaculaires ?

Ramenons cette histoire à sa juste mesure : cet «homme fossile» était simplement un bloc de grès de forme vaguement humaine, en lequel certains voulurent voir à toute force les restes pétrifiés d'un cavalier et de son cheval. D'autres, non moins convaincus, le nièrent avec vigueur ; et voilà toute l'affaire.

UN CAVALIER PÉTRIFIÉ

Voyons donc de plus près ce que l'abbé Nouel, préhistorien régional, appelait «le roman comique du Long Rocher» (10).

Un jeudi d'octobre 1823, trois familles amies s'étaient retrouvées à Moret pour passer ensemble la journée. Les enfants partirent se promener en forêt, et poussèrent jusqu'au pied du Long Rocher. En cheminant «sous des roches cavernueuses», ils découvrirent, stupéfaits, une masse rocheuse étrange, «un cheval pétrifié, ayant à côté de lui son cavalier couché, également pétrifié et armé d'un casque de fer». Ils revinrent conter cela à leurs parents, qui ne voulurent pas les croire ; mais les enfants insistèrent tant que, le lendemain matin, deux de ces graves messieurs s'en allèrent voir la chose... Et ce fut le point de départ d'une des plus belles querelles scientifiques de ce temps.

Ces messieurs, anciens officiers des armées impériales, ne s'en laissaient point conter d'ordinaire ; de plus, l'un d'eux était médecin. Eh bien ! partis résolument sceptiques, ils se trouvèrent fort ébranlés devant cette roche, et se virent tentés d'y voir effectivement un cavalier tombé avec son cheval et pétrifié. Soucieux d'en avoir le cœur net, ils informèrent aussitôt M. de Larminat, Conservateur de la forêt, et écrivirent au célèbre savant Cuvier, directeur du Muséum, pour l'inviter à venir constater le fait.

Cependant la nouvelle de cette trouvaille s'était répandue et si rapidement que dès le lendemain samedi, les curieux affluèrent, et plus encore le dimanche et les jours suivants. Cette fois, c'est Paris qui accourait, avec nombre de personnalités des sciences et des arts (4, 11, 13). Le peintre Horace Vernet déclara la tête du cheval extrêmement belle. Les artistes en prirent maints croquis : parmi eux le peintre Blondel qui travaillait à cette époque aux restaurations du Château de Fontainebleau et Engelmann, dont la lithographie dessinée d'après nature, illustre notre article. «On y voit, commente LIORET (9), sur le rampant, une tête de profil et, au bas, des morceaux amoncelés parmi lesquels on distingue, avec beaucoup de bonne volonté, une petite tête de cheval, voire un bras ou une jambe».

Bien entendu, dans le public, on commençait déjà à tirer de cette masse quelques fragments-souvenirs, fâcheuse habitude qui sévissait déjà à cette époque comme on voit ; si bien que nos découvreurs firent détacher la tête et le cou du cheval ainsi que la tête du cavalier, et mirent le tout en sûreté dans la maison du médecin à Moret.

Là-dessus, les pouvoirs publics se mirent en branle à leur tour. Le sous-préfet de Fontainebleau, Meulan, un peu vexé de n'avoir été prévenu que par la rumeur publique, se fit conduire au Long Rocher, puis à Moret.

Convaincu qu'il s'agissait bien de restes humains, il adressa au Préfet de Seine-et-Marne un long rapport, qui fut transmis au Ministère de l'Intérieur.

Ce rapport nous a été conservé (9). Quelques passages méritent d'être cités : le sous-préfet y notait «la forme d'un bras ... recourbé au coude ... les doigts n'existent plus, mais on reconnaît distinctement les cinq jointures adhérentes à la main... On m'a fait observer qu'en entrant une paille dans la jointure du médium, elle s'enfonçait de cinq pouces et par conséquent dans toute la partie creuse qui va gagner le métacarpe ; de sorte que, lorsqu'il aurait pu me rester quelques doutes sur la réalité de la pétrification, en ce qui concerne le bras, et quelque idée que ce fût un jeu de la nature, cette dernière circonstance les aurait tout à fait dissipés»...

A Moret où on l'invite à voir les têtes du cheval et du cavalier, il est très affirmatif. A propos du cheval, il écrit : «la courbure de la tête un peu busquée, les naseaux, la salière, la crinière et le col sont d'une évidence manifeste». Quant à la tête de l'homme, «c'est un ovale parfait, recouvert de la forme d'un casque et d'un cimier...».

Toutefois, notre sous-préfet, s'il se déclarait certain d'être en présence d'un homme pétrifié, admettait aussi que d'autres pussent y voir un simple accident de la nature, une de ces roches aux formes fantastiques comme en recèle tant la forêt. Honnêtement, il déclara n'avoir pas vu les morceaux du casque de fer (qu'on ne lui montra pas et dont on n'entendit plus parler) et avoua n'être pas assez instruit en ce domaine pour savoir s'il existait de tels exemples de pétrifications de corps humains (9).

UN ACADEMICIEN IMAGINATIF

Il fallait donc, à ce point de l'affaire, que la science officielle prit parti.

Or, un grand chimiste de l'époque avait justement sa maison de campagne à Moret, où il venait souvent. Ce chimiste, Jean-Pierre Barruel, était un homme de premier plan, chef des Travaux Chimiques à la Faculté de Médecine de Paris et membre de l'Académie de Médecine. Il vint, vit cette masse, et déclara tout net que c'était bien un homme fossile. Il était homme de grande réputation ; il affirmait : on le crut.

Pour étayer ses dires, Barruel prit des échantillons et les analysa. Il y trouva du phosphate de chaux et sentit se dégager une odeur ammoniacale : preuves à ses yeux de présence de tissus organiques et notamment d'os. Pas de doute ! C'étaient bien, conclut-il dans une brochure qui fit grand bruit, «des restes d'un corps humain dont une partie a conservé ses formes et des proportions parfaitement belles» (1).

Attitude bien téméraire ! Mais courageuse aussi. Souvenons-nous que nous sommes en 1824. Si la Paléontologie est déjà une forte science, la Préhistoire n'existe pas encore ; Boucher de Perthes ne publiera que beaucoup plus tard ses premières relations, et la conception de «l'homme préhistorique» est encore bien floue. C'est d'ailleurs un sujet tabou qu'on n'ose guère aborder. Pour notre homme fossile de Moret, les choses n'étaient pas si avancées. On n'en était qu'aux premières questions : Était-ce vraiment un homme pétrifié ou une simple roche bizarrement sculptée par la nature ? Si c'était un homme pétrifié, on ne s'aventurerait pas à lui donner un âge, et l'imagination galopante n'y voyait pour l'instant que les tristes restes d'un cavalier luttant désespérément pour échapper à quelque déluge, et finalement vaincu et pétrifié comme ces corps moulés par les cendres volcaniques qu'on retrouvait à Pompéi.

UN SUCCES PUBLICITAIRE

Pendant que les savants commençaient à échanger des propos de plus en plus acides, d'autres personnages, moins désintéressés, constataient l'intérêt que soulevait notre homme fossile et l'afflux de visiteurs qu'il provoquait en forêt. Ils commencèrent à flairer la fructueuse affaire : il fallait absolument l'exploiter !

Deux de ces «amateurs» s'en chargèrent avec une rapidité, une décision, une richesse de moyens et un sens de la publicité que notre époque actuelle ne renierait point. Ils achetèrent la roche au carrier qui détenait l'exploitation du secteur et aux découvreurs ; ils la firent conduire à Paris, boulevard des Capucines, dans un énorme local où ils lui reconstituèrent un décor d'arbres et de rochers ; entamèrent dans la presse une campagne publicitaire de grand style et couvrirent Paris d'affiches accrocheuses (9).

humain. Sa conclusion vaut d'être rapportée, car on y voit pointer les premiers indices d'une science préhistorique en train de naître. Il écrit, très audacieusement pour l'époque : «Je n'admettrai jamais que l'homme est de création moderne et que c'est la cause pour laquelle on ne trouve pas de vestiges de son existence dans les innombrables fossiles d'animaux que l'on rencontre dans les dernières couches de notre globe. Ma raison me dit, au contraire, que si jusqu'à présent on n'a pas trouvé de fossiles humains, ce ne peut être une preuve de leur non-existence»... (9).

Clairvoyantes affirmations ! Barruel ne se trompait pas dans cette conception ; il ne se trompait que sur son malheureux rocher. Il eut beau affirmer avec force «Je déclare de nouveau les restes d'un être organisé, enfin comme les restes d'un homme», il fut bientôt le dernier à le croire. L'homme fossile n'était vraiment pas autre chose qu'un bloc rocheux. Cuvier lui-même déclara qu'il n'y avait là qu'une bizarrerie de la nature. En 1839, Geoffroy-Saint-Hilaire saborda définitivement le rêve de Barruel : ce n'était décidément qu'une masse informe de grès (9).

Ainsi exécuté, l'homme fossile perdit de son intérêt ; le Boulevard des Capucines fut déserté. On essaya, je pense, une tournée en province, au bout de laquelle le rocher finit sa carrière au fond d'une cave, à Rouen, où il est peut-être encore.

UNE STATUE INACHEVÉE DE SERLIO ?

L'affaire était-elle enterrée ? Non. Barruel rompit encore quelques lances, écrivit quelques articles. Et puis, en 1849, nouveau rebondissement : Auguste Luchet, homme de lettres, gouverneur du château de Fontainebleau et personnage fort influent localement sous la Seconde République, publia un roman «L'Éventail d'ivoire», dans lequel il remettait en selle notre homme fossile, avec une hypothèse toute neuve : selon lui, cet homme de pierre était tout bonnement l'ébauche d'une statue équestre commencée par Serlio, artiste italien qui travailla beaucoup à Fontainebleau sous la Renaissance, et qui ne fut jamais terminée (2). Je ne sais sur quoi Luchet s'appuyait pour avancer ce fait : il ne paraît pas avoir été suivi, et l'on en revint au simple bloc de grès.

En 1885, Gabriel de Mortillet, l'un des plus éminents préhistoriens de ce temps, n'y vit qu'un rognon de grès «affectant une forme bizarre» (9). En 1904, l'«Inventaire des Chercheurs et des Curieux» rouvrit le dossier pour une nouvelle enquête qui rallia tous les participants à la thèse du «jeu de la nature», forme due aux sculptures aveugles et hasardeuses de forces naturelles, à l'érosion et à la résistance inégale du roc, comme les roches célèbres simulant éléphant, tortue ou une casquette de jockey, voire telles autres que notre imagination travestit aisément en figures fantastiques.

De tout cela, de toutes ces querelles, que reste-t-il maintenant ? Un simple nom de route forestière.

Mais admirez, pour conclure, combien le hasard nous réserve de ces curieux retours de bâton : en 1835, les forestiers baptisèrent ce chemin «Route de l'Homme Fossile» tout simplement parce qu'on avait trouvé notre «homme pétrifié» tout près de là. Mais l'amusant de la chose, c'est que ce chemin se trouve justement en pleine zone préhistorique, et bien réellement préhistorique cette fois ! Mais cela, les forestiers ne pouvaient le soupçonner, et Barruel non plus : sinon, quelle confirmation il y eût trouvée ! On ne saurait cela que beaucoup plus tard, quand on devait découvrir que le Long Rocher et ses alentours étaient une vraie mine de préhistoire : notre route borde le site bien connu de Marion des Roches ; la station des Brosses n'est pas loin, ni l'abri du Mont-Aiveu, ni la grotte du Croc-Marin...

Les mânes de Barruel, homme sincère et courageux mais peut-être trop imaginaire et passionné, pourraient s'en réjouir. Si son cavalier n'était qu'un rocher, du moins ce site prédestiné connut-il les hommes «antédiluviens» dont il avait la prescience. Mais pour nous, l'Homme Fossile du Long-Rocher n'est plus, comme le dit l'abbé Nouel, «qu'une bonne farce jouée par la nature à l'imagination trop complaisante des hommes».

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

complétée d'après les fichiers d'Histoire locale de Pierre DOIGNON

(1) BARRUEL (J.P.), Note sur le fossile humain trouvé près de Moret, Paris, 1824.

(2) BONNIER (G.), La forêt de Fontainebleau ; Paris 1920, 33-34.

(3) CHEVALIER, PAYEN et FONTENELLE (J.), Analyse de l'Homme fossile : Feuilleton littéraire, 10 Août 1824.

(4) CITERNE. Fossile humain trouvé au Long-Rocher ; Lycée armoricain, V 1825, 100-107.

(5) DALMON (H.), Excursion au Long-Rocher ; le rapport de Cuvier sur le cavalier pétrifié ; Bull. Assoc. Naturalistes Vallée du Loing, 1923, 157-158.

(6) DOIGNEAU (E.), Nemours, 1884, 71-72.

(7) DOIGNON (P.), Le prétendu Homme fossile du Long-Rocher ; in «La Préhistoire dans le Gâtinais fontainebleaudien» 1937, 168, bibliographie.

(8) HOUOT, Note sur le prétendu fossile humain de Moret ; Paris 1824.

(9) LIORET (G.), l'Homme fossile de la Forêt de Fontainebleau ; Bull. Soc. Archéol. S.-M 1908-09, 64, 179-190.

(10) NOUEL (A.), État des études préhistoriques pour le Bassin du Loing ; Bull. Assoc. Natur. 1934, 70-71.

(11) POISSON et CITERNE, L'homme pétrifié ; histoire d'un fossile humain trouvé en Forêt de Fontainebleau ; Paris 1825.

(12) POUGEOIS (A.), L'antique et royale cité de Moret ; 1928, 284-285.

(13) PRESTWICH (J.), Lettre sur le prétendu fossile humain de Moret ; Paris 1824.